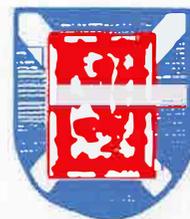




# FRANCO ÉCOSSAISE



## EDITORIAL

### *2016 : L'Association a 120 ans.*

La Franco-Scottish Society of Scotland et l'Association Franco-Ecossaise sont nées presque simultanément, avec une légère antériorité pour la première : fin 1895 pour l'une, début 1896 pour l'autre. En effet, le 29 octobre 1895, était formée dans la salle des Actes de l'Université d'Edimbourg, ce qui allait devenir la « branche » écossaise de la Franco-Scottish Society, dont le premier président fut Lord Reay, ancien gouverneur de Bombay, qui parlait français couramment. L'initiative écossaise trouva immédiatement des échos favorables à Paris et une « branche » française fut créée au début de 1896, sous la présidence du philosophe Jules Simon. Suivit la première assemblée générale des deux branches qui se tint en Sorbonne quelques mois plus tard et se termina en apothéose par un bal organisé par l'Association des Etudiants de Paris avec la participation de la Garde Républicaine et en présence du Président de la République d'alors, Félix Faure ! C'est dire l'intérêt qu'on trouvait à cette création dans les milieux politiques ; d'ailleurs, les deux présidents qui suivirent : Jean Casimir-Périer (1896-1907) et Paul Doumer (1907-1911) étaient des hommes politiques de premier plan et furent élus plus tard, l'un et l'autre, présidents de la III<sup>ème</sup> République. En tout cas, dès le début, les deux branches s'étaient voulues autonomes dans leur fonctionnement et, après le vote de la loi française sur les associations de 1901, la branche française devint l'Association Franco-Ecossaise. Mais pourquoi précisément 1895 et 1896 ? C'est que ces dates marquaient, dans chaque pays, le six-centième anniversaire du premier traité d'alliance entre l'Ecosse et la France, qui avait été à l'origine de l'Auld Alliance. C'était, en quelque sorte, redonner un sens à cette « relation spéciale », bien oubliée après le traité d'Union de 1707 entre l'Ecosse et l'Angleterre.

Ses promoteurs étaient pour la plupart des universitaires qui s'étaient donné pour mission d'encourager les échanges entre enseignants et étudiants des universités d'Europe et de développer l'enseignement des langues, notamment, en Ecosse, celui du français, qui était encore, à cette époque, la langue de la diplomatie ; et il n'est pas sans intérêt de noter qu'au début de cette même année 1895 avait été créé le Département de Français de l'Université d'Edimbourg.

Parmi les pères-fondateurs, on trouvait en Ecosse John Kirkpatrick, professeur d'histoire à l'Université d'Edimbourg, qui déjà présidait un « comité de patronage » destiné à venir en aide aux étudiants français de l'université et Patrick Geddes, ce scientifique visionnaire, qui, après avoir enseigné la zoologie à Edimbourg, était alors professeur de botanique à Dundee, avant de se voir confier une chaire de sociologie à Bombay ; également urbaniste et avant tout humaniste, il allait fonder ultérieurement le *Scots College* de Montpellier. Côté français, il y avait l'historien Ernest Lavisse, professeur à la Sorbonne et directeur de l'Ecole Normale Supérieure, le philosophe Emile Boutroux, également professeur à la Sorbonne et Octave Gréard, futur recteur de l'Académie de Paris. Mais la véritable cheville ouvrière au sein de ce groupe était sans aucun doute Sir Thomas Barclay, avocat écossais international basé à Paris ; plus politique que ses amis universitaires et en contact professionnel avec des personnalités politiques françaises, il se dépensa sans compter non seulement en faveur de l'amitié franco-écossaise mais aussi pour l'amélioration des relations entre la France et la Grande-Bretagne toute entière ; et, s'il traversa des moments difficiles au moment de Fachoda (1898-1899), il eut sa revanche quelques années plus tard, car, en tant que président de la Chambre de Commerce franco-britannique, il fut associé aux négociations du

traité de l'Entente Cordiale (1904).

Que fait l'Association aujourd'hui pour répondre à la vision de ces grands ancêtres, avec les moyens limités qui sont les siens ? Les échanges universitaires se sont développés d'une façon foudroyante, pas seulement à l'échelle de l'Europe d'ailleurs. Ils n'ont plus besoin d'être stimulés. Par contre, il nous a semblé important d'encourager les recherches universitaires concernant l'Ecosse ; c'est pourquoi nous avons créé - en commun avec la Fondation Catholique Ecossoise - un prix de thèse, doté d'une somme non négligeable. Ce prix a déjà été attribué trois fois et il le sera une fois de plus en 2016. Restent deux objectifs qui sont au centre des ambitions de l'Association, ou du moins de ses animateurs : faire mieux connaître l'Ecosse, son histoire bien sûr, sa littérature, sa culture, ses traditions, mais aussi l'Ecosse d'aujourd'hui avec tous les problèmes que pose sa coexistence de plus en plus difficile avec l'Angleterre. Le deuxième objectif, et ce n'est pas le moindre, est de cultiver la bonne amitié franco-écossaise ; nous le faisons en entretenant le souvenir des sacrifices écossais lors des deux guerres mondiales, en encourageant les jumelages - dont certains adhèrent à l'Association - et surtout, en organisant, en commun avec notre association-sœur, la Franco-Scottish Society of Scotland, un échange régulier de voyages tous les deux ans et cela depuis 2002. Quatre ont déjà eu lieu en Ecosse, un quatrième aura lieu en France en juin prochain et devrait rassembler 21 Ecossois et 16 Français. C'est dire qu'ils sont véritablement franco-écossais et la source d'amitiés individuelles nouvelles.

Notre ambition est de continuer d'entretenir ces liens si précieux dans l'époque troublée que nous vivons.

Jacques Leruez

## Lochnagar Crater (1er juillet 2015)

Cette année, comme d'habitude, Lydie Delalande et moi-même avons déposé, au nom de l'Association Franco-Ecossoise, une couronne de coquelicots au pied de la grande croix qui surplombe le cratère. Après la cérémonie traditionnelle, nous avons assisté à une seconde cérémonie : l'inauguration d'une pierre venue du sommet de Lochnagar. Cette pierre en granit, *the Wee Stone*, c'est-à-dire la Petite Pierre, (voir photo 4 du texte suivant), l'adjectif écossais *wee* ayant une connotation

affective, est un don de The RAF Association Mountain Rescue (le groupe de Secours en Montagne de la RAF) à Richard Dunning et à l'association The Friends of Lochnagar. Sur sa face est gravé en trois langues l'hommage rendu à tous les soldats tombés à cet endroit le 1<sup>er</sup> juillet 1916. Cette pierre est un émouvant témoignage du lien qui unit Lochnagar Crater à la montagne qui lui a donné son nom.

Ginette Dalleré

## Voyage au Pays du Coquelicot

Le 26 septembre 2015, Ginette Dalleré et Lydie Delalande ont organisé pour nous une sortie au cratère de Lochnagar. Durant le trajet en car, Ginette nous présenta ce voyage qui n'était pas une sortie touristique mais un pèlerinage pour rendre hommage à tous les soldats britanniques et du Commonwealth tombés au cours de la bataille de la Somme. La cérémonie à Lochnagar revêtait un caractère particulier puisque Richard Dunning, le propriétaire du lieu, nous y avait donné rendez vous. Pour les Français, la Grande Guerre évoque d'abord l'enfer de Verdun. Pour les

Britanniques et tous les pays de l'ancien Empire, elle évoque avant tout la Bataille de la Somme et son effroyable tuerie qui dura du 1<sup>er</sup> Juillet au 28 novembre 1916 et fit plus d'un million de victimes, tués ou blessés. En 1916, pour soulager les troupes françaises qui étaient en difficulté à Verdun, il fut décidé d'ouvrir un nouveau front et de lancer une offensive dans la Somme où se trouvaient les forces de Grande Bretagne et du Commonwealth qui avaient remplacé, dès 1915, les troupes françaises envoyées dans la Marne et à Verdun. Les opérations étaient

dirigées par Foch du côté français et par Haig pour les alliés.

La Bataille de la Somme débuta le 1<sup>er</sup> juillet 1916 à 7h30 du matin sur tout le front de Picardie qui s'étendait sur environ 70 km. L'offensive débuta par des bombardements intensifs des défenses ennemies et par la mise à feu de tonnes d'explosifs (d'ammonal) placées dans des sapes sous les lignes allemandes. Ce devait être une attaque surprise et une victoire rapide. Ce fut un horrible carnage dès la première heure car les Allemands avaient été prévenus (un message téléphonique décodé) et, après l'attaque, leurs forces qui auraient dû être anéanties, étaient pratiquement intactes. Cette première journée fut, pour les Alliés, une effroyable "boucherie". Ainsi, par exemple, la 34<sup>ème</sup> division qui se trouvait sur le front d'Albert à Bapaume, forte de 13.000 hommes, composée en majorité de bataillons écossais, irlandais et anglais du nord de l'Angleterre, déplora 6.400 morts ou grièvement blessés, y compris de nombreux officiers supérieurs. Un autre chiffre effrayant, en 12 heures, il y aurait eu 19.240 tués sur les 50.000 mis hors de combat.

La Bataille de la Somme dura du 1<sup>er</sup> juillet au 28 novembre 1916 et, toutes nationalités confondues, fit, pendant ces 5 mois, plus d'un million de victimes, morts, blessés ou disparus. Ce fut, pour les Britanniques, la bataille la plus meurtrière de leur histoire. Le souvenir en est resté très vif dans leur cœur. Chaque année, de nombreuses cérémonies commémorent cette tragique bataille dans ce qu'on appelle maintenant le Pays du Coquelicot. Cette fleur fragile, couleur de sang, est pour les Britanniques le symbole du sang versé au champ d'honneur. Cela remonte loin dans l'histoire. L'historien Macaulay écrivait déjà en 1865 à propos d'une bataille livrée à la fin du 17<sup>ème</sup> siècle : « L'été suivant, le sol fertilisé par 20.000 cadavres, fit éclore des millions de coquelicots ». C'est pourquoi, le 1<sup>er</sup> juillet et le 11 novembre, des milliers de couronnes de coquelicots sont déposées dans les cimetières militaires de la Somme et dans les hauts-lieux du souvenir, dont les plus célèbres sont : Beaumont Hamel, Thiepval, ND de Lorette et aussi Lochnagar Crater.

Ce dernier se trouve à la Boisselle, près d'Albert dans la Somme.. Les Français

appellent ce lieu : la Grande Mine, les Britanniques Lochnagar Crater. Lochnagar est une célèbre montagne d'Ecosse, dans les Cairngorns près de Balmoral, et fait partie du domaine royal. Elle culmine à 1260m. Ses parois abruptes lancent un véritable défi aux alpinistes. Elles ont inspiré un très beau poème à Lord Byron :

"Rien ne peut égaler ces parois escarpées  
et sauvages

Et la sévère splendeur du ténébreux Lochnagar"

Pourquoi ce nom fut-il donné au cratère ? La ligne de front d'Albert à Bapaume, qui passait à Ovillers-la Boisselle, fut d'abord tenue par les Français, parmi lesquels il y avait beaucoup de Bretons. (Il y a d'ailleurs à Ovillers un mémorial aux Bretons). Le 1<sup>er</sup> août 1915, les Britanniques remplacèrent les Français. Ce même jour, le capitaine Ross du 7<sup>ème</sup> Gordon Highlanders renomma toutes les tranchées du secteur de la Boisselle. Or, le quartier général de ce régiment était à Banchory, petit bourg de la vallée de la Dee, non loin de Balmoral. Les jeunes soldats de ce régiment n'avaient, pour la plupart, jamais quitté leur vallée et les noms choisis par le capitaine Ross leur rappelait leur pays. Il y avait, par exemple, Braemar Street, Balmoral Street etc. Les soldats du génie de ce régiment et également des Gallois du 9<sup>ème</sup> Cheshire avaient pour mission de creuser des sapes sous les lignes allemandes, d'y mettre des explosifs et de faire sauter les tranchées allemandes le moment venu. La tranchée d'où partait la sape vers l'endroit où se trouve le cratère, à 800m environ, s'appelait Lochnagar Street. Il y avait dans cette sape 27 tonnes d'ammonal. L'explosion projeta la terre à 1200m de hauteur. Quant aux dimensions du cratère, elles sont maintenant de 91m de diamètre et de 21m de profondeur.



Ce sont les soldats de la 3<sup>ème</sup> division qui prirent part à la Bataille de la Somme dans le secteur de

La Boisselle. Il y avait dans cette division des bataillons d'Irlandais, de Gallois et d'Ecosais, entre autres le 15<sup>ème</sup> et 16<sup>ème</sup> bataillons des Royal Scots d'Edimbourg et les 1<sup>er</sup>, 2<sup>ème</sup>, 3<sup>ème</sup> et 4<sup>ème</sup> bataillons des Tyneside Scottish en garnison dans le nord de l'Angleterre.

Voici un extrait simple et émouvant du journal du jeune Tom Easton du bataillon du 2<sup>ème</sup> Tyneside Scottish de la 34<sup>ème</sup> division, alors âgé de 19 ans : " La grande mine a explosé à 7h28, secouant la terre où nous nous trouvions et projetant dans l'air des milliers de tonnes de terre. Après cela, nous avons entendu des sifflets et nous sommes sortis des tranchées et avons commencé notre avance. Les mitrailleuses de la Boisselle ont commencé la tuerie et les hommes sont tombés les uns après les autres. Ils tombaient de tous les côtés en hurlant de douleur. Des centaines gisaient sous les barbelés allemands". Tom Easton survécut à cet enfer. Envoyé seul en mission de reconnaissance, il échappa à l'obus qui tua tous ses camarades, ses "chums". Chaque année, il s'est rendu avec Richard Dunning au petit cimetière de Bécourt, à côté d'Albert, où sont enterrés tous ses camarades, originaires comme lui d'un petit village du Northumberland, en souvenir de cette tragédie qu'il n'a jamais oubliée. Il allait sur leur tombe la nuit et donnait à chacun des nouvelles de sa famille et cela jusqu'à sa mort. C'est pourquoi, en souvenir de Tom Easton, vers 11h du soir, chaque 1<sup>er</sup> juillet, Richard Dunning et un petit groupe des Friends of Lochnagar se rendent à pied à Bécourt pour une cérémonie du recueillement.

Pendant plus de cinquante ans, de 1918 à 1972, le cratère tomba dans l'oubli, fut envahi par les ronces et servit de piste d'entraînement au moto-cross. Sa découverte en 1972 tient du miracle. En effet, la rencontre de Richard Dunning et du cratère a quelque chose d'extraordinaire. Il se trouvait alors en vacances aux Etats Unis. En attendant un car, il lisait le livre de John Masefield sur la Bataille de la Somme *On the front Line*, dans lequel l'auteur mentionne le cratère de Lochnagar. A la lecture de ce passage, il ressentit comme un choc, un appel irrationnel et irrésistible, le besoin impératif de voir ce lieu. Il prit l'avion et après avoir parcouru environ 6000 kms en 3 jours, il arriva à Albert. Il n'avait pas de carte et se perdit dans la campagne, franchit des clôtures et se trouva soudain au bord du cratère. Celui-ci, envahi par les ronces et la

végétation, offrait un triste spectacle. Mais pour Richard Dunning, ce fut le coup de foudre. "I fell in love with it", avoua-t-il. A partir de cet instant, il n'eut plus qu'une idée : acquérir une parcelle, même minuscule. Il écrivit plus de 200 lettres aux maires et aux notaires de la région. Il sollicita même les conseils du notaire de la Reine Elizabeth. Il venait régulièrement visiter "son" cratère. On le prenait pour un fou. Enfin, en 1978, la Banque d' Angleterre consentit à lui accorder un prêt et le fermier à qui appartenait le terrain accepta de le lui vendre. Il a coutume de dire : "Ce n'est pas moi qui ait acheté le cratère, c'est lui qui m'a acheté".

Alors commença la tache herculéenne de débroussailler et d'aménager ce lieu pour qu'il devînt un digne hommage à tous ceux qui y périrent. Richard Dunning y consacra tout son temps et toute son énergie. Cela continue. Il a entraîné à sa suite *The Friends of Lochnagar*, une association de bénévoles, en majorité des Britanniques, qui viennent plusieurs fois par an en France pour entretenir et améliorer ce lieu. Le point d'orgue est, évidemment, la cérémonie du 1<sup>er</sup> juillet qui commence à 7h28 précises, heure à laquelle eut lieu la fatale explosion, deux minutes avant l'heure prévue pour le déclenchement de la Bataille de la Somme. On entend d'abord des coups de sifflet stridents puis au loin un "piper" se rapproche lentement, jouant un air très beau, écrit spécialement pour commémorer cette bataille. A cette cérémonie participe environ un millier de personnes venues parfois de très loin (Australie, Nouvelle-Zélande, Canada.). Des Allemands y assistent même depuis quelques années.

Lochnagar est maintenant un lieu paisible. Sa grande croix, en chêne doré du Yorkshire invite au recueillement. Malgré sa sobriété, l'aménagement du site est remarquable. Un chemin recouvert de lattes de bois en fait le tour, bordé d'une petite haie. Des "bancs du souvenir", offerts par des associations ou des particuliers, ponctuent le parcours. On voit également une croix où furent retrouvés les restes de George Nugent, des Tyneside Scottish ainsi que la stèle en mémoire de Tom Easton, lui aussi des Tyneside Scottish.

Richard Dunning, accompagné de son bras droit, Ian Fry, venant directement du Surrey nous accueillit et, au cours de son émouvant discours, rappela les liens très étroits entre l'Association et le cratère. Très touchante



aussi, fut l'arrivée du "piper", Sylvain Jauniau, sonneur français, ami de Maggy Savoye\*, qu'on a vu se rapprocher sur la route tout en jouant "the Battle of the Somme".



En hommage des trois associations représentées dans ce voyage aux soldats tombés en ce lieu, trois couronnes de coquelicots furent déposées au pied de la *Wee Stone* par Jacques Leruez pour notre Association, George Mutch pour The Caledonian Society of France, Gérard Hocnard pour France-Grande Bretagne. Cette pierre, extraite des flancs de la montagne de Lochnagar, a été offerte par la section "Secours en montagne" de la RAF et posée sur le site le 1<sup>er</sup> juillet 2015. Ce fut un honneur pour nous de participer à cet hommage en plantant une petite croix de bois portant chacune le nom d'un soldat écossais tombé à Lochnagar Crater le 1<sup>er</sup> juillet 1916, inaugurant ainsi un "Jardin du Souvenir" autour de cette pierre.



Le restaurant, le Poppy, à la Boisselle, nous accueille pour un repas plantureux et réconfortant. Là, furent remis des cadeaux, dont une bouteille de « notre » champagne Marie Stuart à Richard Dunning.

Les visites se poursuivirent l'après-midi avec une guide du Musée de la Somme. Le cimetière de Gordon Dump est très émouvant. Il y a une stèle par soldat quel qu'en soit le grade.

Les stèles sont rapprochées les unes de autres lorsque les soldats ont été trouvés côte à côte. Thiepval, le plus grand mémorial britannique du monde, est en cours de restauration avant les commémorations de 2016. La Reine Elizabeth s'y rendra le 1<sup>er</sup> juillet prochain.

A Contalmaison, nous nous sommes arrêtés devant le Mémorial des McCraes, construit en pierre du Morayshire. Ce cairn fut inauguré en 2014 à la mémoire d'un bataillon de footballeurs d'Edimbourg, qui fut décimé sur le front. A l'intérieur, a été déposée l'une des *Princess Mary's 1914 Christmas boxes*, cadeau de Noël à tous ceux qui étaient au front et même à leurs veuves.



A Beaumont-Hamel, nous empruntâmes le parcours pédestre dans le terrain encore bouleversé par les obus, qui passe devant le monument dédié au régiment des Terre-Neuviens, monument surmonté d'un caribou mais nous n'avons eu le temps que d'apercevoir le Mémorial représentant un soldat écossais, un Gordon Highlander de la 51st Highland Division, régiment qui s'empara des tranchées allemandes le 13 novembre 1916.

Le temps passait ; il nous fallut prendre le chemin du retour. Notre guide, enfant du pays, déçue de n'avoir pas le temps d'aller au bout de son programme, put néanmoins nous raconter les difficultés des gens qui sont revenus après la guerre. Ils ont trouvé des tas de ruines. Les terrains, bien sûr, n'étaient pas chers mais il fallait reboucher les trous, déminer ; hélas, les obus qui restaient sur les lieux causèrent nombre d'accidents en explosant. De plus, les terrains recélaient beaucoup de cadavres, qui durent être identifiés. Ils furent ensuite enterrés en présence de leur familles.

Dans le car qui nous ramenait, nos organisatrices nous firent une surprise infiniment sympathique en distribuant à chacun un paquet de savoureuses "Gaufrettes de ma grand-mère", au sirop de coquelicot du Pays du Coquelicot. Pour cette journée passionnante, émouvante, un immense merci à Ginette et à Lydie qui se sont tant investies pour sa réussite.

Marie-Claire Valée.

\* Maggy Savoye, grande résistante que nous avons rencontrée à St. Valéry en Caux en 2012, et auteur de l'ouvrage : *David Philp, un Ecossais dans le maquis*.

## Nouvelles brèves

### • Inauguration de la statue de Marie Stuart, à Linlithgow.

La statue de Marie Stuart, pour laquelle notre Association s'était jointe à la souscription, a été inaugurée le 25 avril dernier devant le château de Linlithgow, là où elle est née en 1542. L'Association n'était pas directement représentée à cette inauguration mais plusieurs membres de la Franco-Scottish Society y ont participé, par un temps très écossais, selon ces témoins ; vent frais, alternance de bruine et de soleil.



### • La Franco-Scottish Society of Scotland : d'un président à l'autre.

Lors de sa visite à l'Association, en juin dernier, notre ami Sir David Edward nous a annoncé qu'il allait quitter la présidence de la FSSS, fonction qu'il exerçait depuis 1996. Nous regretterons Sir David qui a dirigé notre association-sœur avec beaucoup de doigté et d'élégance. Personnellement, je lui suis reconnaissant de la grande cordialité qu'il a montrée envers notre association et, notamment, au cours de nos voyages communs, à l'égard de tous les participants français. Ceux d'entre eux qui étaient présents à Edimbourg après le séjour dans le Perthshire en 2010 n'ont certainement pas oublié le splendide dîner que lui et Lady Elizabeth nous ont offert dans leur superbe maison d'Heriot Row. Mais ils ne nous quittent pas complètement puisqu'ils participeront tous les deux au voyage en Poitou-Charentes, en juin. Nous aurons donc l'occasion de leur redire notre amitié.

Malgré ces regrets, nous n'en saluons pas moins l'arrivée de son successeur, the Right Honorable Lord Brodie, haut juge dans les

cours supérieures écossaises. Lord Brodie, né dans le Clackmannanshire, ancien comté à l'est de Stirling, a reçu sa formation de juriste dans les Ecoles de Droit des Universités d'Edimbourg et de Virginie (E-U). Lui et Lady Brodie participeront au voyage de juin. Ce sera une bonne occasion de faire leur connaissance.

### • Visite de l'Ambassadeur de Grande-Bretagne à Saint-Germain-en-Laye.

Sir Peter Ricketts, accompagné de Lady Ricketts, a été reçu, le vendredi 23 octobre, à l'hôtel de ville de Saint-Germain par M. Emmanuel Lamy, maire de Saint-Germain, entouré de bon nombre de ses adjoints et collaborateurs. Outre notre ami Thomas Dreton, membre de notre Comité directeur, qui avait été à l'initiative de cette visite et qui doit être remercié, l'Association était représentée par son président et par Jean-Claude Martin, dans sa fonction de trésorier de la Fondation Catholique Ecossaise, dont on sait qu'elle contribue généreusement à la rénovation de la chapelle Saint-Jacques de l'église Saint-Germain, où a été érigé le mausolée de Jacques II (VII). Le comité de jumelage Ayr-Saint-Germain était lui représenté par sa présidente d'Honneur, Françoise Guéguen.

A l'issue d'une réception, brève mais sympathique, dans un salon de l'hôtel de ville, la petite troupe s'est rendue à l'église pour visiter les travaux en cours de restauration de la chapelle Saint-Jacques. La plupart des visiteurs ont grimpé aux échelles pour atteindre le quatrième niveau du chantier, où s'afférait Madame Marie Parant, chargée de la rénovation des fresques, qui fait un travail d'excellente facture. Malheureusement, le mausolée, entouré de planches n'était pas visible.

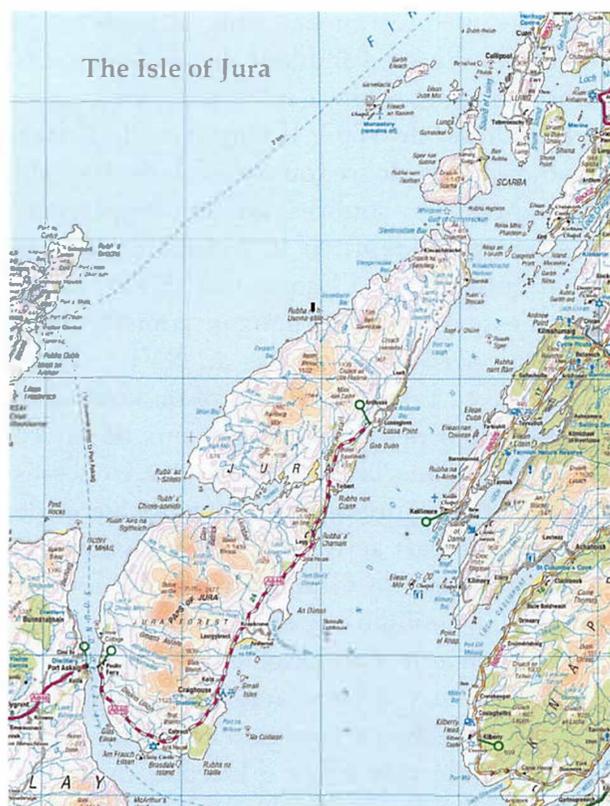
Après l'église, Monsieur le Maire a entraîné ses visiteurs vers le château, où nous avons été reçus par le directeur du Musée d'Archéologie Nationale. Après la présentation classique de la cour François Ier et de la chapelle, nous avons pu explorer les terrasses des toits, moins grandioses qu'à Chambord sans doute, mais néanmoins fort impressionnantes, ne serait-ce que par le panorama qu'elles offrent sur Paris.

La visite de l'ambassadeur s'est achevée à la sortie du château, où l'attendait la traditionnelle Rolls-Royce.

Jacques Leruez.

## Jura, l'île et le whisky\*

L'île de Jura - « *l'île aux cerfs* », selon certains ethnologues - est l'une des Hébrides Intérieures du sud, sur la côte ouest de l'Ecosse, à 80 kms de Glasgow et voisine de l'île de Islay, emblématique des whiskies des îles, dont la sépare un détroit de quelques centaines de mètres. 38 kms de long, un village de 200 habitants, Craighouse, une route, un hôtel, un pub, 5000 cerfs, des bovins, plusieurs *paps*, collines arrondies aux formes évocatrices, et une distillerie de whisky.



Cette petite île à forte personnalité a été décrite en 1703 par un certain Martin Martin (déjà !), qui la vante comme « le lieu le plus sain d'Ecosse, grâce à la légèreté de son air et de ses eaux ». A l'époque, pas encore de whisky mais un remède universel, le *brochan*, sorte de porridge léger ; les centenaires y abondent, toux, convulsions, sciatiques, et maux d'estomac y sont inconnus .... Et il n'y a pas de fous !

Autre caractéristique, dans la mer entre Jura et la petite île voisine de Scarba, la présence d'un dangereux tourbillon, le

*corryvreckan*, qui se manifeste à chaque marée. Naturellement, il a englouti - entre autres - Breachan, un beau prince scandinave qui venait enlever une princesse locale ... Plus récemment, d'autres personnalités ont illustré Jura, le deuxième vicomte Astor, dont l'épouse Nancy fut la première femme du Parlement, et George Orwell, qui y écrivit **1984** en 1947-48.

Toutefois, aujourd'hui, la célébrité de Jura vient surtout de son whisky, à la personnalité, elle aussi, bien particulière. En effet, si du whisky était légalement produit sur l'île dès le début du 19<sup>ème</sup> siècle, il s'agissait d'un whisky fortement malté et tourbé, selon le type habituel des whiskies des îles.

Mais, lorsqu'en 1960, en pleine expansion mondiale du whisky, la modernisation de la distillerie fut entreprise, on choisit de produire non pas un autre « whisky des îles » mais « un malt des îles dans le goût des malts des Highlands », au goût plus fin, d'où les alambics au très long col et le malt volontairement moins tourbé.

C'est ainsi que s'est développée la famille des malts de Jura, dont le plus connu (10 ans d'âge) se proclame :

*A refreshingly Highland type of malt whisky,  
Fine drinking any time  
Full but delicate flavour  
Smooth, with subtle peaty traces.*

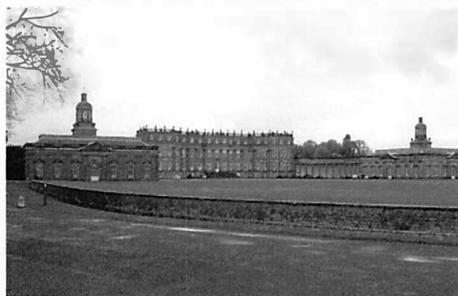
N'est-ce pas plus poétique en anglais ? En tout cas, la dégustation organisée à l'issue de cet exposé, a semblé vivement appréciée. Mais attention : l'abus d'alcool est dangereux pour la santé !

Jean-Claude Martin.

\* D'après une causerie faite au collège des Ecossais, à l'issue de l'Assemblée Générale de l'Association, le 21 janvier 2015.

## ***Le Grand Tour,*** **artistes, architectes et mécènes écossais** **dans l'Europe du XVIIIe siècle.**

Essentiel à la formation de l'élite écossaise mais aussi à la créativité des artistes et des artisans, le *Grand Tour* est un facteur majeur de l'ouverture de l'Écosse à la culture du continent. La découverte de l'Italie où, selon John Macky (?-1726) au début des années 1720, l'on ne peut se rendre nulle part sans rencontrer un Écossais, se traduit par une plus grande sophistication de la peinture et de l'architecture en Écosse.<sup>1</sup> Certains voyages donnent lieu à la formation de remarquables collections d'art et contribuent ainsi à l'évolution de l'esthétique dans l'architecture privée, dans l'ameublement et dans la décoration en Écosse. Les vues de ruines antiques de Giovanni Panini et de Charles-Louis Clérisseau, les portraits de Anton Raphael Mengs et de Pompeo Batoni, les marbres copiés d'après l'antique, les cartes et plans de Paris et des jardins de Versailles, les camées, gemmes et sulfures italiens, les tessons de marbres florentins sont autant d'objets d'art et de curiosités destinés à perpétuer le souvenir du *Grand Tour* et que l'on retrouve dans les inventaires et les archives des collectionneurs écossais. Au retour de leurs voyages, certains Écossais se consolent par la lecture des textes de Vitruve et de Palladio de ne pouvoir immédiatement satisfaire leurs ambitions en construisant des demeures nouvelles. D'autres, à l'inverse, parviennent à transposer le palais italien en Écosse. Cette inspiration est en particulier visible à Hopetoun, Floors et Chatelherault. La



*Hopetoun House, vue de la façade d'entrée côté cour*



*Façade de l'Hopetoun côté cour (est), c. 1755.  
William Adam, Vitruvius Scoticus (1812)*

façade de *Duff House*, ses urnes et son frontispice baroque, ne sont également pas sans rappeler l'héritage méditerranéen. Plus largement, le *Grand Tour* illustre l'ampleur des changements économiques et sociaux intervenus en Écosse après l'Union de 1707. Il témoigne de l'essor économique et du renouveau intellectuel du pays après les soubresauts et dépressions du siècle précédent. Si la France concentre les attentions de l'Écosse au XVI<sup>e</sup> siècle et si l'essentiel des échanges commerciaux s'effectue avec les Pays-Bas au XVII<sup>e</sup> siècle, l'Union avec l'Angleterre ouvre de nouveaux horizons pour des Écossais soucieux de suivre les Anglais dans la découverte des richesses de l'Europe continentale et méridionale et de prendre une part active dans cette civilisation européenne que la Grande-Bretagne domine sur les plans militaire et économique.

Bien que l'on associe couramment le *Grand Tour* aux aristocrates britanniques et au XVIII<sup>e</sup> siècle, ce voyage d'agrément, prisé de l'ensemble des élites d'Europe du Nord se développe dès le XVII<sup>e</sup> siècle. Le voyage n'est plus d'ordre religieux, diplomatique ou mercantile mais devient essentiellement culturel. Avec la Restauration des Stuarts en 1660, les voyageurs Britanniques se rendent plus librement en Italie sans être systématiquement suspectés de soutenir les Stuarts et l'Église catholique.<sup>2</sup> Les traités de paix de 1630 entre la Grande-Bretagne, la France et l'Espagne marquent le début du *Grand Tour* des Britanniques dont l'apogée se situe au XVIII<sup>e</sup> siècle, plus particulièrement après la fin de la guerre de Sept Ans en 1763. On

1 John Macky, *A Journey through Scotland* (London: J. Pemberton & J. Hooke, 1723) ix.

2 Les guerres civiles de 1642 à 1646, de 1648 et entre 1688 et 1691 rendent les voyages à l'étranger suspects.

considère que les conquêtes napoléoniennes marquent un véritable tournant pour le *Grand Tour* en ralentissant très nettement le nombre de voyageurs sur le continent vers 1790. Ce nombre augmente à nouveau au début du XIX<sup>e</sup> siècle.<sup>3</sup>

Le terme de *Grand Tour* est pour la première fois utilisé sous la forme d'un néologisme dans le manuscrit *A Voyage or A Compleat Journey through Italy* (1654) de Richard Lassels (c.1603-1668), publié en 1670. Prêtre anglais catholique et guide pour les voyageurs écossais, Lassels est à l'origine de l'expression *Grand Tour* et de son analyse en tant que véritable phénomène social. Son ouvrage connaît un franc succès comme en témoignent ses publications successives en 1686 et en 1698. Lassels visite l'Italie cinq fois au cours de sa vie et écrit au moins cinq récits de voyages faisant part de ses lectures et de son expérience. Dans les marges du texte, son manuscrit illustré offre une représentation picturale des charmes de l'Italie pour les candidats au voyage.



Richard Lassels, *A Voyage or A Compleat Journey through Italy* (1654).  
Édimbourg, *National Library of Scotland*

Au XVII<sup>e</sup> siècle, la plupart des récits de voyages en Europe sont écrits par des Anglais comme Thomas Hoby, William Thomas, Fynes Morison et Thomas Coryat. Au début du XVIII<sup>e</sup> siècle de nombreuses publications voient le jour, reflétant cette habitude nouvelle de voyager. Les textes de Joseph Addison (1672-1719), *Remarks on Several Parts of Italy* (1705), et de Jonathan Richardson (1694-1771), *An Account of Some of the Statues and Bas-Reliefs, Drawings and Pictures in Italy* (1722),

<sup>3</sup> Les deux guerres opposant la Grande-Bretagne à la France entre 1689 et 1697 puis entre 1702 et 1713 ne portent pas de coup d'arrêt net aux voyages des Britanniques sur le continent mais menacent la quiétude de ces périples.

guident de nombreux voyageurs écossais et anglais. Ces ouvrages publiés et les manuscrits de voyageurs font prendre conscience aux Écossais de la richesse des trésors artistiques du continent et les incitent au voyage. Au XVII<sup>e</sup> siècle, certains aristocrates écossais familiers de la peinture hollandaise tels que le premier duc de Hamilton (1606-1649) et le troisième comte de Lothian (c.1605-1675) découvrent la peinture italienne qu'ils s'emploient à collectionner. Sir Andrew Balfour (1630-1694) en 1660 et Sir John Clerk of Penicuik (1676-1755) en 1697 font partie des rares Écossais qui visitent l'Italie. Clerk utilise le guide de Maximilian Misson (c.1650-1722), *New Voyage to Italy* (1695), pour l'accompagner dans ses visites et la correspondance de Balfour publiée à Édimbourg en 1700 devient une référence pour des générations de visiteurs écossais en Italie. Si le grand-père et le père de Clerk avaient soigneusement évité l'Italie catholique, le second baronnet de Penicuik est fasciné par ce pays qu'il décide de parcourir. À la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, cet itinéraire devant mener jusqu'en Europe méridionale devient plus courant. Le *Grand Tour* se développe donc de 1630 à 1830 mais connaît son âge d'or au XVIII<sup>e</sup> siècle lorsqu'il devient cette véritable institution dont se moque le poète écossais Robert Burns dans son poème *The Twa Dogs* (1785) : « To mak a tour an' tak a whirl/ To learn *bon ton*, an' see the worl'. »

Pour l'aristocratie, le *Grand Tour* est tout à la fois un projet personnel et intellectuel, social, politique et culturel. Les apports d'un tel voyage sont nombreux pour les Écossais. Outre l'intérêt pour l'art et l'architecture, la découverte d'autrui et de sa culture constitue l'un des desseins d'un voyage dont les bienfaits sont reconnus par les humanistes dès la Renaissance. Jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, le retour aux deux sources de la culture occidentale, l'antique et la chrétienne, est essentiel à la formation intellectuelle humaniste. Ce voyage ne s'effectue généralement qu'une seule fois, en général au début de l'âge adulte, mais certains Écossais tels le peintre Allan Ramsay (1713-1784) renouvellent cette expérience fructueuse plusieurs fois au cours de leur vie. Observer les antiquités classiques de Rome et des environs

de Naples, contempler les paysages idylliques de la campagne romaine peints par Salvator Rosa, Gaspard Poussin et surtout Claude Le Lorrain constituent autant d'objectifs reconnus du *Grand Tour*. Ce voyage couronne le parcours universitaire classique d'Écossais qui, à leur retour en Écosse, sont considérés comme des jeunes gens pleinement accomplis.

Au cours du voyage, les jeunes Écossais sont accompagnés d'un maître ou tuteur, généralement écossais, souvent professeur ou médecin, chargé de veiller à leur éducation, d'être leur secrétaire et de tenir les cordons de leur bourse. Le maître, appelé *bear-leader*, et son disciple sont souvent l'objet de caricatures. James Hay et son élève William Robinson, jacobite écossais, sont croqués par Leone Ghezzi (1674-1755) lors de leur visite en Italie dans les années 1720 ; l'élève est représenté littéralement dans la peau d'un ours.



*Caricature du maître James Hay et de son disciple William Robinson représentés pendant leur Grand Tour en Italie dans les années 1720.*

*Encre et dessin de Leone Ghezzi (1674-1755), c.1704-1729. 24 x 57cm. Londres, British Museum.*

William Rouet, un ami de David Hume, et John Gillies sont d'autres *bear-leaders* célèbres. Une toile impressionnante de Gavin Hamilton réalisée à Rome et conservée à la *Scottish National Portrait Gallery* d'Édimbourg représente Douglas Hamilton (1756-1799), huitième duc de Hamilton, avec son compagnon de voyage le docteur John Moore (1729-1802), auteur de *Zeluco* (1789). Le plus souvent garants d'une certaine droiture, les maîtres encadrent un voyage où toutes les excentricités seraient possibles sans garde-fou. James Boswell incarne la figure de l'Écossais s'adonnant à des distractions peu avouables. La réputation de l'Italie à cette époque n'est



*Portrait de Douglas Hamilton, huitième duc de Hamilton, avec son compagnon de voyage le docteur John Moore et son fils John à Rome, par Gavin Hamilton, c.1775. Édimbourg, National Galleries of Scotland*

plus à faire et la petite vérole n'épargne pas les visiteurs. Venise est connue à la fois pour ses vues de Guardi et de Canaletto et pour ses courtisanes. Robert Adam (1728-1792) fait allusion, dans sa correspondance italienne des années 1750, à de douces promenades voluptueuses sur les canaux vénitiens, autant de plaisirs réprimés par la sévère morale calviniste.

Les Écossais participant au *Grand Tour* au XVIII<sup>e</sup> siècle sont de statut et de sensibilité différents. Au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, les voyageurs sont majoritairement issus de l'aristocratie terrienne mais de nouveaux voyageurs apparaissent au cours de la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, tels le juge Lord Gardenstone (1721-1793) ou le banquier Sir William Forbes (1739-1806). Tandis que les jeunes Écossais parient volontiers au gré de leurs rencontres sur le talent d'artistes méconnus, les mécènes plus âgés ont en général un goût plus convenu et recherchent les artistes déjà célèbres. Les familles Hope et Clerk de Penicuik, dans lesquelles le Grand Tour est effectué jeune, sont ainsi parmi les premières à acquérir des œuvres du peintre Francesco Imperiali. Les Écossais, et plus généralement les Britanniques, s'investissent différemment dans ce périple qui pour certains est vécu comme une simple formalité. Dr John Moore fait part de sa surprise lorsqu'un jeune homme prétend avoir tout vu de Rome, de ses palais et églises, en seulement deux jours. Les voyageurs très fortunés gravitent autour de collectionneurs et d'antiquaires tandis

que les plus modestes s'adonnent à moins de folies et d'excentricités. Quant aux artistes, ils n'effectuent pas à proprement parler de *Grand Tour* mais plutôt un voyage d'étude.

L'Italie constitue le point d'orgue du voyage au XVIII<sup>e</sup> siècle et les itinéraires pour y arriver peuvent varier. Néanmoins, les voyageurs poursuivent un chemin connu : ils passent par les Pays-Bas (Rotterdam, Amsterdam, La Haye), Paris, le sud de la France, la côte Ligure, les grandes villes du Nord de l'Italie comme Turin, Milan, Bologne et Parme puis Venise, Florence, Rome et Naples. La ville portuaire de Livourne, où est installée une importante communauté d'Écossais, notamment John Aikman of Ross depuis 1693 puis William et John Aikman jusqu'en 1770, marque une étape de leur voyage. La visite de Florence est recommandée aux voyageurs et en particulier la Galerie du Grand Duc qui, avec la demeure d'Horace Mann, constitue un haut lieu des mondanités florentines. Si Venise (où le correspondant des Britanniques est le Consul Joseph Smith) n'est pas toujours considérée comme une étape essentielle, le voyageur ne saurait manquer de visiter les villes de Rome et de Naples. Pendant l'hiver, le carnaval et ses bals costumés sont une attraction à ne pas manquer. L'ambassadeur britannique à la cour de Naples de 1764 à 1800 (Royaume des Deux-Siciles), Sir William Hamilton (1731-1803), est écossais et est considéré comme l'un des diplomates les plus brillants. Passionné de géologie et d'archéologie, il se distingue par ses études des phénomènes d'irruptions volcaniques et ses collections de roches volcaniques, de bronzes et de vases antiques sont aujourd'hui exposées au *British Museum*. Après l'Italie, certains voyageurs poursuivent leur périple en Suisse et en Autriche et parfois même jusqu'en Hongrie. Les cours allemandes de Francfort, de Berlin et de Dresde sont parfois mentionnées dans les carnets de voyage des Écossais. S'ils disposent de moyens conséquents pour effectuer leur *Grand Tour* et si le contexte géopolitique et humanitaire le leur permet, ils peuvent rallonger leur voyage. Alors que la Grèce, l'Asie Mineure et le Levant figuraient à l'extérieur de l'itinéraire privilégié par les visiteurs de la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, la déconfiture de l'empire

ottoman ouvre un horizon nouveau au début du XIX<sup>e</sup> siècle. La publication du premier volume d'*Antiquities of Athens* (1762) par Stuart et Revett et l'expédition menée par Robert Adam à Split sur la côte est de l'Adriatique en 1757 témoignent de l'exploration naissante de cette région. L'architecte James Adam (1732-1794), frère cadet de Robert Adam (1728-1792) et plus jeune fils de William Adam (1689-1748), rêve de poursuivre son *Grand Tour* en Grèce, en Sicile, au Levant et jusqu'en Égypte mais doit finalement se raviser pour se consacrer à ses affaires à Londres.

À Rome, le quartier de la *Piazza di Spagna* abrite les visiteurs britanniques les moins fortunés tandis que les nantis logent près de la *Trinita de Monti*, là où se concentrent les cafés et les clubs. À l'époque, « *inglesi* » désigne indifféremment Anglais et Écossais mais en Italie les Écossais forment une communauté à part. Les Jacobites sont protégés par la Papauté à Rome qui ne reconnaît d'autre autorité légitime que la Maison des Stuarts en exil. Les fréquentations dangereuses du *Palazzo Muti*, où les Stuarts ont trouvé refuge à partir de 1717, sont redoutées des familles de voyageurs écossais car toute compromission pourrait entraîner leur perte. Cependant, les visiteurs écossais ne peuvent omettre la fréquentation des Jacobites. Les grands antiquaires écossais susceptibles de les conseiller dans leurs acquisitions sont de sympathie jacobite, tels James Byres (1734-1817), Andrew Lumsden (1720-1801) ou l'abbé Peter Grant (1708-1784). Les multiples bals, récitals et autres mondanités du *Palazzo Muti* fascinent James Boswell, Allan Ramsay et Robert Adam. Nombreux sont aussi les Écossais habitués du *Scots College* situé *Via Quattro Fontane*, à proximité de la fontaine de Trévi. Fondé en 1600 pour la formation des prêtres, il fait partie de la mission de l'Église catholique écossaise et constitue un haut lieu de la présence écossaise en Italie. Le *Scots College* est tenu par des Jésuites et est proche des Jacobites. James Smith (1645-1731) et James Gibbs (1682-1754), tous deux originaires du nord-est de l'Écosse, renoncent à la prêtrise pour embrasser de brillantes carrières d'architecte en réaction à la sévérité du *Scots College* de Rome. Avec l'échec des rébellions jacobites en Écosse

et l'essoufflement du mouvement jacobite, le Vatican apporte un soutien plus réservé à cette cause, et les derniers égards du Vatican ont lieu lors des funérailles du prince Jacques François Stuart en janvier 1766.

Lorsque les Écossais parviennent à se prémunir des multiples dangers du *Grand Tour*, ce dernier atteint son but, celui de former des hommes raffinés, ouverts d'esprit et soucieux du progrès de leur pays. Aristocrates, membres de la *gentry* et hommes d'affaires écossais se trouvent tous enrichis par cette expérience unique. À leur retour, certains Écossais appellent de leurs vœux une modernisation

plus rapide de leurs domaines et demeures. Les correspondances, inventaires et plans des architectes reflètent toute l'importance de ce voyage dans la formation du goût des élites écossaises.

Clarisse Godard Desmarest\*

\* Maître de conférences à l'Université de Picardie Jules Verne et membre de l'Institut Universitaire de France. Lauréate du prix de thèse 2014 de l'Association Franco-Écossaise et de la Fondation Catholique Écossaise. Extraits de la conférence prononcée au Collège des Écossais le 15 avril 2015.

## Les vies romanesques de Jacques II\*

Jacques II d'Angleterre (alias Jacques VII d'Écosse) est un des personnages les plus controversés de l'histoire de la Grande-Bretagne. Victime, presque martyr pour les rares Jacobites encore existants ; champion de la tolérance religieuse pour beaucoup d'historiens des idées, presque saint pour ses contemporains catholiques ; tyran justement renversé selon la tradition whig depuis le XVIII<sup>ème</sup> siècle ; symbole de l'erreur et de l'échec pour l'inconscient collectif des Britanniques. En fait, il y a plusieurs Jacques II ; ou, plus exactement, il y a plusieurs périodes dans sa vie, qui forment comme des vies successives où le personnage apparaît sous différentes couleurs. Le roi déchu et dévot qui meurt à Saint Germain en Laye en 1701 est-il le même que le jeune prince passionné d'action militaire en 1652-1658 ? ou que le grand consommateur de femmes des années 1660 ? C'est ce problème qui m'a donné envie de tenter une enquête libre de tout préjugé politique ou religieux et de lui donner comme titre : les « vies » de Jacques II, en y ajoutant l'épithète de « romanesques », si amplement justifié.

Une remarque en guise de préambule : l'aspect religieux (catholicisme, protestantisme, liberté de conscience ...) est dominant à cette époque dans toute l'Europe, mais surtout en Angleterre et en Écosse. La guerre civile

qui coûte en 1649 la vie à Charles I<sup>er</sup> – le père de Jacques II – est autant religieuse que politique : les protagonistes en sont l'anglicanisme, le calvinisme presbytérien, les sectes indépendantes. Plus tard, c'est autour de la supposée offensive catholique que se cristalliseront les fantasmes au cœur desquels Jacques occupera une place de choix.

### • Jeunesse et exil.

Le futur Jacques II naît en 1633, deuxième fils de Charles I<sup>er</sup> et d'Henriette de France, fille du Béarnais Henri IV et de Marie de Médicis. Il reçoit le titre de duc d'York, traditionnel pour les frères cadets des héritiers du trône. Son aîné Charles (Charles II) est né deux ans plus tôt. Lorsqu'éclate la guerre civile en 1642, Jacques a neuf ans. Il suit son père et son frère aîné dans leurs déplacements. Il figure même, curieux épisode, dans une vaine tentative du roi pour occuper la place forte de Hull. Plus tard, il est fait prisonnier, puis s'échappe et réussit à s'enfuir en France, où il rejoint sa mère et son frère Charles auprès de Louis XIII. Quand Charles I<sup>er</sup> est exécuté en janvier 1649, la politique française devient plus qu'ambiguë. Jacques, parvenu à l'adolescence, entame une carrière militaire dans l'armée française contre l'Espagne. Il est placé sous les ordres du grand Turenne, qui apprécie ses qualités ; toute sa vie il éprouvera pour le héros français la plus vive

admiration. Puis, vicissitudes de l'histoire, la France se rapproche de Cromwell, l'archienemi des Stuarts, et Jacques d'York quitte l'armée française pour l'armée espagnole qu'il combattait hier. A la bataille des Dunes, en 1658, il sera au côté de Condé, devenu espagnol, contre Turenne. Comprenez qui pourra ces subtilités, ou plutôt ce cynisme, de la politique européenne !

#### • Duc d'York.

Soudain, tout change en 1660. Cromwell est mort ; le Parlement anglais restaure la monarchie. Le frère aîné de Jacques rentre à Londres dans l'enthousiasme général sous le nom de Charles II, et le duc d'York devient l'héritier du trône, puisque Charles, bien que marié à une princesse portugaise, n'aura jamais d'enfant légitime. C'est pour lui le début d'une nouvelle, d'une troisième vie. Connaissant son goût et sa compétence pour les choses maritimes, le roi le nomme Grand Amiral du royaume : à la fois ministre de la Marine et commandant en chef de la Royal Navy. A ce moment de son existence, il a vingt-sept ans. Il est grand, blond tirant sur le roux, de mine sévère, « fidèle à ses amis, implacable à ses ennemis », comme le définit un Français qui le connaissait bien.

Toutefois, un problème imprévu se pose. Officiellement, il est toujours célibataire et de nombreux gouvernements européens



proposent des princesses comme duchesse d'York ; mais il se révèle qu'il a déjà été marié secrètement, en Hollande, au temps de l'exil, et son épouse n'est autre que la fille du très influent chancelier du royaume, Edward Hyde. Tout un parti le pousse à faire annuler ce mariage qui, dans les mœurs du temps, est

non seulement insolite mais contraire à toutes les traditions dynastiques, Anne Hyde n'étant même pas de famille noble ! Jacques hésite et, finalement, par scrupule de conscience, prend sa décision. Il convoque ses amis les plus proches et, « de cet air content dont on annonce les bonnes nouvelles, leur dit : comme vous êtes les hommes de la cour que j'estime le plus, je veux que vous ayez les premiers l'honneur de saluer la duchesse d'York : la voici », en désignant Anne. Et tous de ployer le genou devant la nouvelle princesse, « qui leur tendit sa main à baiser avec autant de grandeur et de majesté que si, de sa vie, elle n'eût fait autre chose » (récit, ô combien pittoresque, de l'Irlandais Antoine Hamilton, familier de la cour).

Héritier du trône, Grand-Amiral, dûment marié, Jacques est alors, dans les années 1660-1670, le personnage le plus en vue après le roi. Il est populaire en Angleterre, surtout après le rôle actif et efficace qu'il joue, en 1666, lors du grand incendie de Londres pour l'organisation des secours et l'aide aux sinistrés. La marine britannique, dont il est le chef, remporte des succès, hautement médiatisés, contre la flotte hollandaise au cours de la guerre qui oppose les deux pays entre 1665 et 1667. Certes, Jacques trompe allègrement sa femme avec de nombreuses maîtresses, mais, au XVII<sup>ème</sup> siècle, ce comportement est courant, sinon de règle, pour les princes, et son frère Charles II, tout comme son cousin Louis XIV en France, donnent le mauvais exemple sans que cela nuise à leur prestige ni à leur autorité.

#### • Catholique.

Tout semble donc, après la fin de la guerre de Hollande, augurer du plus brillant avenir pour le duc d'York. Mais un élément nouveau s'introduit dans l'histoire et inaugure pour lui une quatrième vie : celle d'un suspect, bientôt d'un proscrit. Vers 1672 ou 1673 (nous ne connaissons pas la date précise), l'héritier du trône se convertit au catholicisme, d'abord secrètement, puis de plus en plus ouvertement. De cette conversion, nous ignorons les étapes. Il avait connu le catholicisme en France et en Espagne ; mais, à cette époque, il était anglican, donc protestant, sans que sa pratique religieuse prêtât à commentaire. La duchesse d'York, ex-Mlle Hyde, était elle-même

devenue catholique à une date indéterminée – conversion d'autant plus étonnante et paradoxale que celle de son mari, puisqu'elle était la fille du chancelier, très fidèle à la foi anglicane et que les deux filles qu'elle avait données à Jacques (Marie et Anne) étaient, et restèrent toujours, protestantes.

Or, vers 1670, l'Angleterre connaît une poussée aiguë d'anticatholicisme, comme cela lui était déjà arrivé à plusieurs reprises au temps d'Edouard VI, de Marie Tudor, d'Elisabeth I<sup>ère</sup> et de Jacques I<sup>er</sup>. L'emprise de Louis XIV sur les affaires européennes et son influence trop évidente sur la politique de Charles II lestaient d'un nouveau poids la haine des Anglais contre la religion des jésuites, toujours soupçonnés de travailler à la ruine de l'Eglise anglicane et des libertés britanniques. On voyait circuler des pamphlets anticatholiques d'une violence inouïe. « Aux juifs les plus obstinés, aux musulmans les plus extrêmes, même aux païens sincères il reste quelque chose d'honnête, mais le papisme est le composé de tout ce que ces trois ont de pire », écrivait le pasteur Andrew Maxwell. Et, dans la foulée, le Parlement vota, en mars 1673, la loi du Test, qui imposait à tous les fonctionnaires et responsables civils et militaires un serment de renonciation formelle aux dogmes catholiques. Le duc d'York refusa de prêter le serment et fut aussitôt privé de sa charge de Grand Amiral. « Mon frère se fait une affaire dont il aura de la peine à se démêler. Si je meurs, je ne crois pas qu'il puisse demeurer huit jours en Angleterre » déclara en privé Charles II. Lui-même était plus que tolérant en matière de religion, avec un penchant très contrôlé pour le catholicisme, mais bien trop prudent pour risquer, comme il disait, pour « recommencer ses voyages », c'est-à-dire d'être détrôné.

Jacques d'York était donc désormais privé de toute charge officielle, d'autant plus que, devenu veuf en 1671, il se remaria deux ans plus tard avec une princesse italienne, catholique bien entendu, Marie-Béatrice de Modène. Or, en 1679, éclate en Angleterre une « terreur papiste » manigancée par un aventurier Titus Oates, et, cette fois, Jacques fut directement dénoncé comme projetant d'assassiner son frère et de supprimer le protestantisme. Une campagne fut lancée pour le vote d'une « loi d'exclusion » interdisant à tout catholique de monter sur le trône de

Westminster. Cette fois, le duc d'York était directement visé. Charles II, courageusement, refusa d'envisager l'« exclusion », mais décida d'éloigner son frère en le nommant Haut Commissaire, c'est-à-dire vice-roi, en Ecosse où il n'existait pas de loi du Test.

#### • **Vice-roi d'Ecosse.**

Quatrième vie, donc, pour Jacques Stuart : celle de vice-roi d'Ecosse. Pour peu de temps d'ailleurs, puisqu'il rentre à Londres dès 1682. A Edimbourg, il avait été paradoxalement assez populaire – sauf, évidemment, chez les presbytériens les plus extrémistes, les Cameroniens -. Il ne semble d'ailleurs pas que ce séjour en Ecosse ait profondément marqué Jacques, ni dans un sens ni dans l'autre.

#### • **Héritier du trône.**

Après les tempêtes des années 1670, la décennie suivante s'annonçait, sur tous les fronts ou presque, apaisée. Charles II avait su manœuvrer habilement, en prenant ses distances avec la France - toujours l'archi-ennemi des patriotes anglais – et en renouvelant son équipe gouvernementale. Le retour d'Ecosse de Jacques se passa sans protestations notables ; le « complot papiste » se termina par l'imposture de Titus Oates et par sa condamnation. Tout permettait de prévoir, pour les années à venir, une période de calme. On parlait même de la construction à Winchester d'un palais royal sur le modèle de Versailles. Mais de la destinée nul n'est maître : le 1<sup>er</sup> février 1685, le roi souffrit d'une attaque (probablement de coliques néphrétiques) et mourut cinq jours plus tard. Tandis qu'il agonisait, son frère Jacques préparait en hâte son accession au trône et, en même temps, veillait à ce que Charles pût, comme il en avait exprimé le désir, se convertir au catholicisme avant de mourir. Ce fut chose faite, devant témoins. Mais l'enterrement eut lieu, comme l'exigeait la loi, selon le rite anglican.

#### • **Roi d'Angleterre.**

Ainsi commence, le 6 février 1685, le règne de Jacques II Stuart, roi d'Angleterre, d'Ecosse, d'Irlande (et de France, selon la terminologie archaïque encore en usage depuis la guerre de Cent Ans), défenseur de la Foi et gouverneur suprême de l'Eglise d'Angleterre. Il n'y eut pas, sur le moment, d'opposition ouverte.

Visiblement, le peuple anglais attendait de savoir comment agirait le nouveau roi. Le couronnement eut lieu à Westminster Abbey selon le rite anglican, à un détail près : le souverain quitta l'église au moment de la communion. Cela ne surprit pas l'assistance, puisqu'on le savait catholique. Mais d'autres innovations n'allaient pas tarder.

Jacques prenait très au sérieux son rôle de roi. En réunissant le Parlement il fit savoir aux députés qu'il attendait d'eux une « bonne conduite », conseil que d'ailleurs ils s'empressèrent de suivre en votant sans rechigner plus d'un million de livres sterling d'impôts et en rejetant une motion anticatholique. Une tentative de subversion fut toutefois lancée dans l'ouest de l'Angleterre pour remplacer Jacques sur le trône par un fils bâtard de Charles II, le jeune et séduisant duc de Monmouth, champion du protestantisme. La tentative échoua lamentablement ; Monmouth fut capturé et condamné à mort, de même que le leader écossais presbytérien, Archibald Campbell, comte d'Argyll. Jacques était donc, en apparence au moins, plus maître de la situation que ne l'avait jamais été son frère. Mais il n'allait pas tarder à en abuser, malgré les conseils de prudence du lucide ambassadeur de France.

Le but essentiel de Jacques II, dès son avènement, était la suppression des lois anticatholiques, datant de l'époque d'Elisabeth Ière et de Jacques Ier. Pour cela, il lui fallait une majorité au Parlement, ce qui ne semblait guère possible dans l'immédiat. Il commença par des mesures individuelles en nommant, de sa propre autorité, des catholiques à divers postes civils et militaires, en violation de la loi du Test. Puis, en avril 1687, il publia une Déclaration de Liberté de conscience, généralement appelée Déclaration d'Indulgence, proclamant la suspension de toutes les lois restrictives des libertés de croyance et de culte, aussi bien pour les catholiques que pour les protestants non-anglicans. C'était un coup d'audace, car une Proclamation royale n'avait jamais eu le pouvoir de suspendre ou d'abolir une loi votée en Parlement, Charles Ier et Charles II en avaient fait l'expérience à leurs dépens. Du coup, l'opposition anticatholique reprit vigueur. Les nominations de catholiques, notamment dans l'état-major des armées, furent attaquées comme illégales. Sept évêques anglicans

refusèrent de lire en chaire la déclaration royale, comme le gouvernement les y invitait ; traduits en justice pour insubordination – le roi était toujours légalement le chef de l'Eglise ! –, ils furent acquittés dans l'enthousiasme populaire.

Or, juste à ce moment (10 juin 1688), un évènement dynastique allait déclencher la révolte qui couvait. La reine Marie-Béatrice, jusque-là stérile depuis son mariage, donna naissance à un fils, prénommé Jacques et aussitôt baptisé selon le rite catholique. La succession au trône était donc promise à un catholique pour une durée indéterminée. Aussitôt, on mit en doute la réalité de cet accouchement, présenté par le roi comme presque miraculeux. On murmura d'une voix de plus en plus forte que le prétendu prince était un enfant apporté en cachette de l'extérieur et introduit dans le lit de la reine... dans une bassinoire ! Dès lors, il devenait urgent, pour les protestants, de faire appel à une aide extérieure. C'est ce que firent, le 30 juin, sept nobles anglais (les « Sept Immortels » de l'histoire whig) en écrivant au stathouder de Hollande, Guillaume d'Orange, qui était à la fois le neveu de Jacques II par sa mère et son gendre, puisque époux de la princesse Marie, fille aînée de Jacques et d'Anne Hyde. Guillaume d'Orange ne s'intéressait guère, personnellement, à l'Angleterre. Il ne parla jamais couramment l'anglais.. Mais il avait une passion : la haine de Louis XIV, qu'il savait près de lui faire la guerre. La neutralité de l'Angleterre dans ce conflit était d'importance vitale pour la Hollande ; ou, mieux encore son alliance, qui semblait bien improbable tant que Jacques II serait maître à Londres. C'est sans doute ce qui décida le stadhouder à armer une flotte « protestante », à débarquer dans le Devon grâce à un vent favorable avec une petite armée de mercenaires et à proclamer qu'il était venu sauver la religion et les libertés du peuple anglais. C'était le 5 novembre. Un mois plus tard, il entra à Londres, Jacques s'enfuyait vers la France et, le 19 février 1689, Guillaume et sa femme Marie étaient proclamés roi et reine d'Angleterre.

(A suivre...)

Michel Duchéin.

\* Larges extraits d'une conférence prononcée au Collège des Ecosais, le 14 octobre 2015.

# L'ASSOCIATION FRANCO-ÉCOSSAISE EN L'AN 2016

## COMITÉ DE PATRONAGE

Président :  
Jean GUÉGUINO, GVCO, Ambassadeur de France  
Frédérique CHAUVENET, Présidente de l'Association  
Thouars-Marguerite d'Ecosse  
Philippe CONTAMINE, Membre de l'Institut,  
Professeur émérite à l'Université de Paris IV  
Pierre DE BAECKER, Vice-Président honoraire  
Alain HESPEL, Président de la Fondation Catholique  
Écossaise

## COMITÉ DIRECTEUR

Président : Jacques LERUEZ, CBE  
Vice-Présidents : Michel DUCHEIN, OBE  
Jean-Claude MARTIN  
Secrétaire générale : Catherine VALASTER  
Secrétaire générale adjointe : Anne-Marie JOSSE-AUZELLE  
Trésorier : Julien VALÉE

## MEMBRES DU COMITÉ

Ginette DALLERÉ - Lydie DELALANDE - Thomas  
DRELON - Gérard HOCMARD, OBE - Thierry  
RECHNIEWSKI - Henri SUHAMY.

CE NUMÉRO A ÉTÉ RELU ET MIS AU POINT AVEC L'AIDE DE GINETTE DALLERÉ

## NÉCROLOGIE

**Odile Ferrien** (1949-2014). Décédée, en août 2014, après une longue maladie, elle était l'épouse de notre ami Eric Ferrien-Marcognet, depuis longtemps adhérent de l'Association et même, pendant quelques années, membre du comité directeur. Après des études d'anglais et de droit, elle s'était consacrée à ses quatre enfants et à des œuvres sociales et religieuses. Nous avons, en son temps, exprimé notre sympathie à son époux.

**Nadine Kinloch** (1927- 2015). Nadine avait adhéré à l'Association à l'époque de Georges Dickson en compagnie de son mari, le major Donald Kinloch, qui a présidé de longues années la Caledonian Society of France. Après la mort du Major, elle a continué de fréquenter nos réunions avec assiduité, ne renonçant que lorsqu'il a été trop difficile pour elle de se déplacer. Elle avait pris part, avec son mari, à plusieurs voyages de l'Association en Ecosse. Partiellement d'origine russe, c'était une personnalité sensible et originale que nous apprécions. Nous exprimons à ses deux filles, Michèle et Margaret, et à ses petits-enfants nos plus vives condoléances.

**Nicole Cabestan** (1930-2015). Adhérente ancienne et fidèle jusqu'à ce qu'il lui soit difficile de venir jusqu'au collège (elle habitait Versailles), Nicole Cabestan était également une personne cultivée et pleine d'allant. Elle montait, de temps à autre, avec fougue, dans son appartement de Versailles, des pièces du répertoire, où elle jouait avec talent le rôle principal pour la plus grande satisfaction, et admiration, de ses amis.

**Michael Regan** (1956-2015). Mgr. Regan, qui représentait la Conférence des évêques catholiques d'Ecosse au Conseil d'Administration de la Fondation Catholique Ecossaise, dont il était le vice-président, est décédé à Edimbourg, le 27 août dernier, à l'âge de 59 ans. Il jouait un rôle-clé dans l'attribution des bourses de la Fondation et, en 2005, il nous avait fait une belle conférence sur le catholicisme écossais. Michael Regan, qui avait fait une partie de ses études à Paris et parlait remarquablement le français, était un bon ami de la France. La FCE fera dire une messe à la mémoire de Mgr. Regan, dans la chapelle du Collège, le mardi 24 mai à midi.

Jacques LERUEZ.

## POUR ADHÉRER A NOTRE ASSOCIATION

Membre actif	45 €	Association ou Jumelage	80 €
Couple	60 €	Membre Bienfaiteur (à partir de)	80 €
Étudiant ou membre associé (envoi du Bulletin seul)	20 €		

La cotisation, valable pour l'année civile en cours, inclut l'abonnement au Bulletin (reçu fiscal sur demande)

Elle sera adressée au Trésorier de l'Association :

M. Julien VALÉE - 14 quater, rue Charles Rhône - 78100 ST-GERMAIN-EN-LAYE

ASSOCIATION FRANCO-ÉCOSSAISE  
Ancien Collège des Écossais  
65, rue du Cardinal Lemoine - 75005 PARIS  
<http://www.franco-ecossaise.asso.fr>

par chèque, à l'ordre de  
l'Association Franco-Ecossaise

IMPRIMERIE ICE - 18300 SANCERRE

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION :  
JACQUES LERUEZ